

## François SIGAUT\* : COMPARAISONS ET RAISONS

Commentaires sur une petite bibliographie animalière



Il est de la dernière banalité de dire que dans les animaux, c'est notre propre reflet qui nous intéresse le plus. Semblables et différents de nous à la fois, les animaux sont le seul terme de comparaison que nous offre la nature pour nous permettre de nous identifier. D'où la fascination qu'ils exercent, aussi bien sur les enfants que sur les philosophes et les savants. On peut regretter le fait au nom des froides exigences de la méthode scientifique. On peut au contraire s'en féliciter au nom des innombrables vocations de zoologistes qui en ont résulté. Mais c'est un fait, qu'il vaut mieux accepter pour ce qu'il est plutôt que de s'acharner, contre toute évidence, à le dissimuler ou à le nier. Le fait accepté peut alors devenir ce que Jean-Luc Jamard propose d'appeler **anthropomorphisme méthodologique**, c'est-à-dire un moyen d'en tirer avantage sans en trop subir les inconvénients.

On pourra pour cela commencer par quelques lectures aussi amusantes qu'instructives. Dans *L'Île des Pingouins* (1908), par exemple, Anatole France raconte comment le bienheureux Maël, ayant la vue courte, baptisa tout un peuple de ces oiseaux qu'il avait pris pour des hommes. L'embarras que son erreur créa au Paradis et la solution qu'on y trouva après de longs débats sont peut-être la meilleure introduction à notre sujet qu'on puisse conseiller au lecteur débutant. Il s'agit certes de théologie plutôt que de zoologie au sens strict des deux termes. Mais ce n'est pas à des ethnologues qu'on apprendra que la théologie a un rôle important dans cette affaire. L'Église catholique (pour ne rien dire des autres religions) a en effet sur la nature humaine un point de vue qu'on peut réfuter, mais qu'on ne peut pas négliger.



---

\* École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.

D'après elle, ce n'est pas la raison ni la conscience qui font l'humanité, puisque ce serait en exclure les enfants, les malades et les fous qui en sont privés, temporairement ou définitivement. Ce qui fait l'humanité, c'est l'âme immortelle, dont les animaux sont dépourvus — jusqu'à nouvel ordre seulement puisque le théologien allemand Eugen Drewermann propose, dans *De l'immortalité des animaux* (Cerf 1992) de leur en attribuer une.

Ceux que l'absence de sens de l'humour chez Drewermann rebuterait un peu peuvent aller directement à des ouvrages plus délectables, dans le même genre ou dans des genres voisins : ils abondent. Je citerai les *Trois traités pour les animaux* de Plutarque, réédités par Elisabeth de Fontenay dans la traduction d'Amyot en 1992, ou *La grande tragédie du monde animal* de J. Debû-Bridel, publié en 1956, qui ont l'immense intérêt de nous rappeler que les discussions actuelles sur nos rapports avec les animaux ne sont rien moins que nouvelles. Mais je voudrais surtout mentionner deux romans qui sont, je pèse mes mots, deux chefs-d'œuvre : *La guerre des salamandres*, de Karel Čapek<sup>1</sup>, (publié en traduction française par Marabout en 1969), et *Les animaux dénaturés*, de Vercors (Albin Michel, 1952). Je ne connais personne qui ait lu l'un ou l'autre de ces romans sans en être enthousiasmé. Tous les plaisirs de l'émotion, du rêve, du rire et de l'intelligence y sont offerts au lecteur dans une composition d'une suprême habileté. Ces deux livres sont à lire absolument et toutes affaires cessantes (sauf si c'est déjà fait). Sans eux, aucune culture n'est véritablement générale. [C'est pourquoi nous en avons reproduit quelques extraits dans la rubrique "Retour aux sources".]

Voilà pour la littérature littéraire, si je puis dire. On s'étonnera peut-être de ne pas trouver ici mention d'auteurs plus connus ou considérés comme plus importants. C'est que ce commentaire n'est pas un guide. [Tout le monde connaît Condillac ou La Mettrie, au moins de réputation, et je n'entends nullement dissuader quiconque de les lire. Mais alors, qu'on n'oublie pas de lire aussi le chapitre sur l'âme des hommes et des bêtes dans lequel, à la fin du XVIIIe siècle, le curé Meslier élabore ce qui est sans doute la première interprétation radicalement matérialiste et anti-cartésienne des faits de psychisme. Car Meslier me semble supérieur à La Mettrie, qui ne fait à tout prendre que systématiser un cartésianisme assez plat.

Je passe maintenant à ce qu'on peut appeler la littérature scientifique populaire. Elle comprend bien entendu la vulgarisation, mais ne s'y limite pas; il me semble même que la vulgarisation proprement dite y a peu d'importance [à tous égards]. Ce qui compte, c'est que beaucoup de

<sup>1</sup> Édition originale : *Valka s mloky*, Prague, 1936.

D'après elle, ce n'est pas la raison ni la conscience qui font l'humanité, puisque ce serait en exclure les enfants, les malades et les fous qui en sont privés, temporairement ou définitivement. Ce qui fait l'humanité, c'est l'âme immortelle, dont les animaux sont dépourvus — jusqu'à nouvel ordre seulement puisque le théologien allemand Eugen Drewermann propose, dans *De l'immortalité des animaux* (Cerf 1992) de leur en attribuer une.

Ceux que l'absence de sens de l'humour chez Drewermann rebuterait un peu peuvent aller directement à des ouvrages plus délectables, dans le même genre ou dans des genres voisins : ils abondent. Je citerai les *Trois traités pour les animaux* de Plutarque, réédités par Elisabeth de Fontenay dans la traduction d'Amyot en 1992, ou *La grande tragédie du monde animal* de J. Debû-Bridel, publié en 1956, qui ont l'immense intérêt de nous rappeler que les discussions actuelles sur nos rapports avec les animaux ne sont rien moins que nouvelles. Mais je voudrais surtout mentionner deux romans qui sont, je pèse mes mots, deux chefs-d'œuvre : *La guerre des salamandres*, de Karel Čapek<sup>1</sup>, (publié en traduction française par Marabout en 1969), et *Les animaux dénaturés*, de Vercors (Albin Michel, 1952). Je ne connais personne qui ait lu l'un ou l'autre de ces romans sans en être enthousiasmé. Tous les plaisirs de l'émotion, du rêve, du rire et de l'intelligence y sont offerts au lecteur dans une composition d'une suprême habileté. Ces deux livres sont à lire absolument et toutes

affaires d  
véritable  
quelques

Voilà  
peut-être  
considéré  
un guide  
réputatio  
Mais alo  
hommes  
Meslier  
radicalen  
Meslier  
que systé

Je pas  
populaire  
limite pa  
peu d'im

Il existe dans toutes les langues une littérature animalière plus ou moins abondante, dont les meilleurs exemples en langue française ont peut-être été les Historie naturelles (1896) de Jules Reuvert, ou De Goupil à Nergot (1910) et Le roman de Birouet (1913) de Louis Pergaud. Il ne peut pas être question de présenter cette littérature ici, pas plus que celle qui ressortit plus proprement à la philosophie.

<sup>1</sup> Édition o

naturalistes ont été aussi de grands écrivains, et que nombre de grands écrivains n'ont pas jugé en dessous de leur dignité de s'intéresser sérieusement aux choses animales. [Sérieusement, c'est pourquoi je n'inclus pas les *Histoires naturelles* de Jules Renard (1896). Mais] les noms, ici, viennent facilement à l'esprit : Buffon (1707-1788), Jean-Henri Fabre (1823-1915), Konrad Lorenz (1908-1989) et tant d'autres que tout le monde connaît, et sur lesquels je n'insisterai donc pas. Parce qu'elle est tombée dans un oubli relatif, je préfère mentionner la trilogie sur *La vie des termites* (1926), *La vie des abeilles* (1901) et *La vie des fourmis* (1930) du dramaturge et romancier belge Maurice Maeterlinck. Car ces trois livres sont parfaitement représentatifs d'une longue lignée d'écrits qui remonte au moins à Réaumur (1683-1757). La société des abeilles [par exemple] a puissamment excité l'imagination populaire et savante depuis au moins Aristote, et les ethnologues comme les historiens n'ont pas manqué d'examiner les manifestations de cette fascination (P. Marchenay, *L'homme et l'abeille*, Berger-Levrault 1979; J.-P. Albert, "La ruche d'Aristote", *L'Homme*, 1989, 29 (2) : 94-116). A ma connaissance, ils ne l'ont pas fait dans le cas des autres sociétés d'insectes, termites et fourmis, qui exercent une fascination comparable en Europe depuis le début du XIXe siècle. C'est regrettable parce qu'il est probable, pour dire le moins, que *La sociobiologie* d'E. O. Wilson (1987, mais l'édition américaine a paru en 1975) procède aussi de cette fascination. Relire Wilson à la lumière de Maeterlinck, et inversement, pourrait nous aider à comprendre la nature et les effets de [la] fascination [pour les sociétés d'insectes] dans la culture européenne des trois derniers siècles. [S]

Cette

Le flot de la littérature scientifique populaire est aujourd'hui plus haut que jamais. Pour mémoire, j'évoquerai *Mes amis les loups*, de Farley Mowat (1963, 1974)<sup>2</sup>, *La famille idéale*, *Vie sociale des mangoustes*, d'Anne Rasa (1984, 1990) et *Vies de singes*, de Hans Kummer (1992, 1993), parce qu'il se trouve que je les ai lus et que je peux garantir le plaisir de leur lecture. De plus, ce sont des ouvrages à double détente, qui nous en apprennent autant sur les savants et sur leurs conditions de travail que sur les animaux eux-mêmes. Mais il est bien évident qu'il existe des dizaines d'ouvrages semblables publiés depuis les années soixante, depuis que l'éthologie des animaux en liberté est redevenue une activité scientifiquement légitime. [S]

Elle ne l'a pas toujours été, et c'est un point qui demande quelque explication. Dans les années 1890, la psychologie voulut devenir scientifique, et chercha pour ce faire à se rattacher à la physiologie en

<sup>2</sup> Lorsque je donne deux dates pour un titre, la première est celle de l'édition originale en allemand ou en anglais, la seconde est celle de l'édition française.

adoptant les mêmes méthodes. C'était faire de l'expérimentation, telle qu'on la concevait à l'époque, la pierre de touche de la légitimité des faits. Seuls les faits observés en conditions contrôlées, c'est-à-dire pratiquement sur des animaux en captivité, avaient droit à l'existence. Tous les autres étaient rejetés au rang des anecdotes incontrôlables, et donc éliminés. Plus tard, entre les deux guerres, les behavioristes pousseront l'exclusivisme encore plus loin. Pour eux, le fonctionnement mental lui-même devait être éliminé, seuls les stimuli et les réponses étant directement observables. D. R. Griffin (*Animal Thinking*, 1984 : 23<sup>3</sup>) leur objectera avec bon sens que pour respecter de pareilles règles, les spécialistes de la digestion auraient dû se borner à examiner tout ce qui entre et sort du tube digestif, sans jamais pouvoir étudier les mécanismes de la digestion elle-même ! L'objection est récurrente. Refuser de voir les faits au nom d'a priori méthodologiques était déjà le grand reproche que s'attirèrent les cartésiens de la part de leurs adversaires (dont notre bon curé Meslier).

Plusieurs auteurs, dont J. Goodall, D. Griffin, etc., ont aujourd'hui réhabilité un usage prudent de l'anecdote. Mais cet usage prudent n'est pas nouveau. Il y a certainement eu, avant 1890, des auteurs naïfs et fantaisistes, et il était facile de présenter un bêtisier consternant de leurs sottises. Des auteurs comme S. Zuckermann (*La vie sexuelle et sociale des singes*, 1932, 1937) ne s'en sont pas privé. Ce qui rend leurs critiques peu convaincantes, c'est qu'ils passent sous silence les auteurs rigoureux et prudents qui auraient pu leur apporter un démenti. Ces auteurs n'ont pas manqué au XIXe siècle, ni même au XVIIIe. Quatre d'entre eux, bien que tombés dans l'oubli, ont une importance et une valeur emblématique telles qu'il faut les ranger dans les lectures de toute urgence obligatoires avec Čapek et Vercors. Ce sont Charles Georges Leroy (1723-1789), Lewis Henry Morgan (1818-1881), Alfred Espinas (1844-1922) et Eugène Marais (1872-1936).

Leroy fut lieutenant des chasses du parc de Versailles et contribua à l'*Encyclopédie*, à laquelle il donna une douzaine d'articles d'agriculture, de sylviculture et de vénerie. Il fait paraître en 1768, sans nom d'auteur, des *Lettres sur les animaux*, qui furent rééditées avec des additions en 1781 et surtout, après la mort de l'auteur, en l'an X (1802); une nouvelle édition, avec une introduction et un appareil critique extrêmement détaillés, vient d'être publiée par la Voltaire Foundation d'Oxford sous la responsabilité d'Elisabeth Anderson. Je crois pouvoir dire que les *Lettres sur les animaux* sont le premier ouvrage d'éthologie avant la lettre. Adversaire déterminé des cartésiens, auxquels il reproche, comme Meslier, leur manque d'intérêt

<sup>3</sup> Traduction française : *La Pensée animale*. Paris : Denoël (1988).

pour les faits, Leroy s'oppose avec la même vigueur aux naïfs et aux fantaisistes. Il ne veut parler que des animaux qu'il a observés lui-même de longues années, soit dans les champs, soit à la chasse, et dont il connaît avec précision le mode de vie. Pour lui, l'hypothèse de l'automatisme ne résiste pas à l'épreuve des faits. Les animaux sont dotés de sentiment (Leroy a pris soin d'exclure les insectes, trop différents de nous, dit-il, de son champ d'observation) et d'autant de raison qu'il leur en faut pour vivre conformément à leur nature. Ce qui leur manque, et qui au contraire caractérise l'humanité, c'est la compassion; ce sont, plus exactement, les moyens effectifs d'agir par compassion, c'est-à-dire de s'entraider. Il peut y avoir des liens d'affection entre les animaux. Mais sauf rares exceptions, cette affection ne les porte pas à s'aider mutuellement parce que leur mode de vie, leur organisation corporelle, ne s'y prêtent que dans d'étroites limites.

L'idée que la compassion, ou la pitié, est naturelle à l'homme et est la base de sa sociabilité n'est pas due à Leroy. On la trouve avant lui chez Rousseau, d'où elle sera reprise par C. Lévi-Strauss dans les dernières pages de *Totémisme aujourd'hui* (1962 : 144-146). Je ne sais pas si cette idée est vraie, mais elle n'est certainement pas plus fausse que nombre de celles qui ont cours aujourd'hui, à commencer par l'hypothèse dite de l'intelligence machiavelienne, dont le succès depuis quelques années a quelque chose d'inexplicable; on trouvera une critique pertinente de cette hypothèse dans "Tool-Use, Sociality and Intelligence", de Tim Ingold (*in* Gibson et Ingold 1993 : 429-430). Dans l'ensemble, l'œuvre de Leroy n'a presque pas vieilli, et je suis convaincu que nous allons en entendre beaucoup parler dans les années qui viennent.

Leroy est tombé dans un oubli presque complet. Ni les éthologistes, ni les spécialistes de l'histoire littéraire ou scientifique du XVIIIe siècle ne le connaissent plus, c'est pourquoi j'ai dû en parler assez longuement —sans d'ailleurs lui rendre pleinement justice, ce qui n'est pas possible en quelques lignes. Le cas de Morgan est assez différent. Morgan n'a jamais été oublié, tous les ethnologues le considèrent comme un des pères fondateurs de leur discipline. Mais combien d'entre eux savent que Morgan est aussi l'auteur de ce qui est peut-être la première monographie éthologique d'une espèce animale, *The American Beaver and his Works*, publiée en 1868 ? Cette ignorance générale —faut-il dire cette autocensure— me semble fâcheusement lourde de sens. Une seule exception, à ma connaissance : "The Animal in the Study of Humanity", par Tim Ingold (encore lui ! Article paru dans Ingold 1994 : 84-99). L'existence de cet article me permet d'y renvoyer le lecteur et donc de n'en pas dire davantage sur Morgan.

Sauf un détail toutefois : Darwin cite Leroy et Morgan avec éloges dans *La descendance de l'homme* (1871, 1881), au chapitre de la "Comparaison des facultés mentales de l'homme avec celles des animaux inférieurs".

J'en dirai un peu plus sur Espinas. Sa thèse publiée en 1878, *Des sociétés animales*, est une entreprise d'une ambition extraordinaire. Espinas prétend en effet suivre le fait social dans toutes ses manifestations, depuis les premiers groupements cellulaires jusqu'aux insectes sociaux et aux hommes. Remarquons en passant que la recherche actuelle va plus loin que lui encore, quand elle nous montre la cellule elle-même résultant de l'association de plusieurs organismes auparavant indépendants, devenus autant d'organites intracellulaires. Pour Espinas, le fait social se trouve partout dans la nature vivante :

"C'est une tentative aussi vaine que fréquemment renouvelée que celle de découvrir les lois de la vie sociale dans l'homme indépendamment de toute comparaison avec les autres manifestations de la vie sociale dans le reste de la nature" (1878 : 5).

Pour le reste, présenter même sommairement les grandes idées d'Espinas est une tâche à laquelle je dois renoncer, au risque de frustrer le lecteur une fois de plus. Je me bornerai à donner trois éléments d'information qui, je l'espère, attireront son attention. *Des sociétés animales* est précédé d'une longue introduction (près de 160 pages) qui est une passionnante histoire des sciences sociales avant Durkheim. Supprimée dans la première édition (1877) pour cause d'audace excessive, cette introduction figure cependant dans les éditions de 1878 et de 1935. Elle vaut à elle seule le déplacement. En second lieu, Espinas propose dans les sociétés animales basées sur la fonction de reproduction (il en est d'autres) une distinction particulièrement intéressante entre "sociétés domestiques maternelles" caractéristiques des insectes, et "sociétés domestiques paternelles" qu'on trouve chez les vertébrés; j'y reviendrai. Enfin, l'ouvrage débouche naturellement sur une réflexion relative aux techniques, que l'auteur reprendra vingt ans plus tard dans *Les origines de la technologie* (1897) et que les abonnés à *Techniques & culture* connaissent bien. Espinas est ou devrait être au centre de toutes les réflexions sur le grand thème "biologie et société", et je renvoie sur ce point au dernier livre de G. Guille-Escuret, *Le décalage humain* (1994), un des rares auteurs actuels à lui faire la place qu'il mérite.

L'histoire d'Eugène Marais est plus tragique que celle de ses devanciers, puisqu'elle se termina par son suicide en 1936. Malgré son nom français, hérité d'un lointain ancêtre huguenot, Marais était sud-

[S] africain, et [par hostilité envers l'ennemi anglais,] il refusa toujours d'écrire dans une autre langue que l'afrikaans. Sa bibliographie comprend des œuvres littéraires et poétiques, et, dans le domaine de l'éthologie, les trois ouvrages suivants :

- *Mœurs et coutumes des termites* (Payot, 1938; je ne connais pas le titre de l'édition originale en afrikaans);
- *My friends the Baboons* (Londres, 1939) et *Meine Freude die Paviane* (Berlin, 1939), traduction de *Burgers van die Berge* (1938);
- *The soul of the ape* (Le Cap, Londres et New York, 1969) et *Die Seele des Affens* (1973).

Au point de départ de la réflexion de Marais, il y a une opposition tranchée (qui ne lui est pas propre) entre l'instinct et l'apprentissage : une jeune loutre, élevée en captivité depuis sa naissance, plonge et nage d'instinct lorsqu'on la relâche, et adopte le mode de vie de son espèce comme si de rien n'était; tel n'est pas le cas d'un jeune babouin, qui s'effraie pour rien mais ne comprend pas les dangers réels, commet maladresse sur maladresse, et finalement doit passer par un long et pénible apprentissage pour pouvoir se débrouiller dans la vie comme un babouin normal. Nous savons aujourd'hui que la distinction n'est pas aussi tranchée : il y a apprentissage même chez [les] insectes. [Certains] Néanmoins, c'est cette distinction qui conduit Marais à ses deux sujets d'étude : les termites, qui représentent pour lui la société la plus "instinctive" possible, la plus éloignée de la société humaine, et les babouins, qui en sont la plus proche (dans son pays, Marais n'avait pas accès aux populations de gorilles ou de chimpanzés, qu'il croyait d'ailleurs impossibles à observer à cause du manque de visibilité de leur habitat forestier).

Mais la grande idée de Marais, celle qui fait de lui un véritable pionnier de l'éthologie actuelle, c'est la nécessité d'observer les animaux en liberté, dans leur milieu naturel; car leur comportement change complètement en captivité. Malheureusement pour lui, Marais appliqua cette idée à ses recherches de terrain dans les années qui suivirent la guerre des Boers (1899-1902), c'est-à-dire en pleine période de glaciation scientifique ! Cette malencontreuse coïncidence, jointe à son obstination à n'écrire qu'en afrikaans, explique évidemment qu'il resta ignoré de son vivant. C'est à peine par exemple s'il est cité par S. Zuckermann, pourtant sud-africain lui aussi, mais qui ne croyait qu'à l'observation des singes en captivité et considérait sans doute Marais comme un de ces nombreux amateurs fantaisistes dont la Science devait se débarrasser à tout prix.

Une des grandes controverses actuelles est de savoir si les animaux ont ou non une culture. On a déjà consacré à cette question plusieurs

livres (J.T. Bonner, *The Evolution of Culture in Animals*, Princeton 1980; W.C. McGrew, *Chimpanzee Material Culture*, Cambridge 1992). Le terme de culture est fâcheux, parce qu'il suppose une comparaison avec les cultures humaines, qui sont érigées *ipso facto* en modèle de référence, et parce qu'il introduit une dimension sémantique qui risque de rendre la controverse indécidable. Si, comme Marais, on préfère s'interroger sur la place de l'apprentissage dans l'élaboration du mode de vie du groupe, on est en terrain plus solide. Les différentes populations de babouins d'Afrique du Sud ont, d'une région à l'autre, des pratiques différentes qui ont été inventées puis transmises par apprentissage, et que dans certains cas on peut dater et suivre dans leur diffusion géographique. Voici un extrait particulièrement significatif de *My Friends the Baboons* :

"Il y a à peu près quatre-vingts ans qu'en Afrique du Sud, les babouins ont fait leurs débuts dans le rôle de prédateurs d'agneaux, et cela seulement dans les régions les plus arides de la province centrale du Cap. L'habitude n'est apparue spontanément dans aucune autre partie du pays. Elle reste par exemple inconnue à ce jour dans le Transvaal du Nord, mais depuis le Karroo, cette malfaisance a peu à peu gagné au nord pour devenir une habitude régulière jusqu'au fleuve Vaal. Mais de nouvelles habitudes naissent presque tous les jours. Dans le Suikerbosrand, par exemple, où une troupe de babouins a eu à livrer une guerre terrible pour survivre aux empêtements incessants des hommes sur son territoire, les singes ont eu recours, dans les dix dernières années, à de nouveaux moyens de subsistance. Jusqu'alors, ils n'attrapaient les agneaux que pour leur ouvrir les entrailles et y manger le lait caillé. Mais à Heidelberg, les années passées, cette ressource n'a plus suffi à la troupe assiégée. Ils ont alors commencé à manger la chair des agneaux tués, et aujourd'hui dans le Suikerbosrand c'est pour cette raison seule qu'ils capturent les agneaux. La méthode d'abattage a étonnamment changé. Ils ne tuent plus l'agneau en lui déchirant les entrailles : ils l'étendent sur le dos, dégagent soigneusement les deux artères jugulaires et les coupent d'une morsure. Puis ils laissent l'animal mourir et se vider de son sang, car il semble que les babouins aient un dégoût pour le sang. Ensuite l'animal est proprement écorché (d'une façon qu'aucune bête de proie ne pratique), la viande est arrachée des membres et mangée." (Marais 1939 : 3-4, ma traduction)

Je ne peux ici en dire beaucoup plus sur Eugène Marais. J'en ai traduit un autre passage, dans lequel il décrit le fait exceptionnel du jeu en commun entre jeunes humains et jeunes babouins appartenant à une troupe libre ("Critique de la notion de domestication", *L'Homme*, 1988, 108 : 59-71). Le gros problème avec cette œuvre, c'est qu'elle est pratiquement introuvable en France, même dans les bibliothèques spécialisées. Leroy est présent dans les grandes bibliothèques, et vient d'être superbement réédité. Morgan est rare mais pas introuvable, Espinas se trouve assez facilement. Je n'ai pu lire *My Friends the Baboons* qu'en le faisant venir de Londres par le prêt interbibliothèques, et le seul titre que j'ai pu faire acquérir par la

bibliothèque de la Maison des Sciences de l'Homme est *Die Seele des Affen*, l'édition anglaise étant épuisée. Qu'on ne m'accuse pas d'entrer dans des détails incongrus. L'absence de Marais dans nos bibliothèques est, j'en suis persuadé, un indice scientifiquement et culturellement significatif.

Leroy, Morgan, Espinas et Marais ne sont pas seulement des pionniers, de grands précurseurs. Je suis convaincu que leurs oeuvres, qui s'éclairent mutuellement, éclairent aussi notre présent. Elles nous permettent de le mettre en perspective. Depuis les années soixante-dix, des centaines de livres et des milliers d'articles ont été écrits. Quand on n'est pas spécialiste, comment choisir ? Comment n'être pas dupe des vieilleries déguisées en nouveautés par l'artifice du vocabulaire ? Comment ne pas céder aux engouements plus ou moins factices ? Il faut acquérir une culture générale, mais une culture qui n'ait rien de rigide, de dogmatique. Je crois que la lecture de ces quatre auteurs permet d'en établir les bases. On les complétera par *Les outils chez les êtres vivants*, d'Andrée Tétry (1948), ouvrage insurpassé que je suppose connu des lecteurs de *Techniques & culture* (il est cité dans l'*Histoire des techniques* de Bertrand Gille). Et on se gardera d'oublier les romans de Čapek et de Vercors. Encore une fois, je garantis à ceux qui liront ces sept auteurs qu'ils ne s'ennuieront jamais. On ne peut pas toujours en dire autant !

Cette promenade bibliographique ne comporte pas de conclusion, mais pour terminer, je voudrais faire quelques remarques qui m'ont été inspirées par la confrontation des deux littératures, l'ancienne et la nouvelle.

On suppose souvent que la littérature ancienne est dépassée du seul fait qu'elle est ancienne. C'est parfois vrai, notamment dans le domaine des techniques et appareils d'investigation. Dans le domaine des idées, le progrès est quelquefois moins évident. Ce qui surprend le plus dans la littérature éthologique actuelle comparée à l'ancienne, c'est une certaine immodestie théorique, un goût excessif pour les explications générales et abstraites. L'exemple de l'altruisme génétique en sociobiologie est probablement caractéristique de cette tendance. La façon dont on l'invoque pour expliquer tout et n'importe quoi fait irrésistiblement penser aux médecins de Molière — cet anti-cartésien notoire.

Il y a en effet de nombreux exemples où, sans qu'on puisse faire état d'une différence génétique, une espèce adopte des comportements différents dans les différents lieux où elle vit. Nous l'avons vu chez les babouins avec Marais, la chose est maintenant reconnue sans conteste non seulement chez les chimpanzés, mais aussi dans de nombreuses autres espèces de mammifères, et même d'oiseaux. Il est clair que dans

l'altruisme génétique

tous ces cas, il y a eu invention et transmission. Faut-il pour autant parler de culture ? La question est de savoir ce qu'on y gagne. L'éthologie, semble-t-il, n'y gagne pas grand-chose. Mais l'anthropologie y gagne peut-être une belle démonstration qu'il n'y a pas de définition opératoire de la culture sans référence à l'humanité. Car c'est peut-être le résultat le plus clair du récent travail de W.C. McGrew sur ce sujet. Pour réfuter les objections à l'existence d'une culture chez les chimpanzés, il est en effet obligé d'adopter de ce terme une définition tellement restrictive qu'elle devient inapplicable aux sociétés humaines elles-mêmes !

Espinas, on l'a vu, distinguait les "sociétés domestiques maternelles" des insectes, et les "sociétés domestiques paternelles" des vertébrés. La ruche ou la termitière sont le modèle des premières, le harem de juments autour d'un mâle, le modèle des secondes. Les choses ne sont bien entendu pas aussi simples, et on a découvert plusieurs exemples de sociétés "maternelles" chez les vertébrés, par exemple les mangoustes naines ou les rats-taupes chauves d'Afrique de l'Est. L'intérêt de ces exemples est assurément de montrer que le modèle maternel d'Espinas (qui correspond à quelque chose près au modèle "eusocial" de Wilson : une femelle ou un couple reproducteur entouré d'un nombre plus ou moins grand de "travailleurs" sans activité sexuelle) n'est pas déterminé par un équipement génétique précis qui serait celui des insectes (et encore moins des hyménoptères), puisqu'on le trouve chez les mammifères. Mais ce qu'il me semble plus intéressant d'observer, c'est que ce modèle diffère radicalement de la société humaine par son organisation biologique. Chez toutes les espèces eusociales (abeilles, termites, rats-taupes, etc.), le prix à payer pour l'accroissement de la dimension du groupe est l'abandon de l'activité sexuelle par tous ses membres sauf un ou deux, la reine ou le couple royal. Biologiquement parlant, le groupe n'est qu'une famille extraordinairement nombreuse, et c'est cette famille qui est la société. Il n'y a pas d'organisation sociale supérieure à la famille biologique (il existe bien des fourmilières à plusieurs reines, et même des réseaux de fourmilières apparentées, mais qui ne représentent qu'une reduplication de la même structure, en quelque sorte). Chez l'homme, au contraire, l'organisation sociale minimale suppose plusieurs familles entre lesquelles il puisse y avoir échange de conjoints. On peut dire que la société humaine commence là où les sociétés animales finissent. On peut dire aussi qu'en termes d'évolution, l'une et les autres se tournent le dos. La société humaine, autrement dit, n'est pas plus homologue des sociétés animales que l'aile de l'oiseau ne l'est de celle de l'insecte.

Peut-on dire quelque chose de semblable à propos de l'intelligence des hommes et des animaux ? Je n'en ai pas l'impression, et je préfère

sur ce point laisser le dernier mot à notre chasseur-philosophe Charles Georges Leroy :

"J'ai observé l'intelligence des bêtes très-indépendamment des rapports qu'elle peut avoir avec la nôtre. J'ai cherché à lire leurs intentions dans leurs actions; je les y ai lues; mais je n'ai regardé qu'elles, et je ne me suis jamais occupé d'en tirer aucune conséquence relative à nous. L'homme se dégraderait-il en reconnaissant les facultés qui existent dans les êtres inférieurs à lui, et ce qu'il a de commun avec eux lui ôte-t-il rien des avantages immortels qui le distinguent ? Non, il se dégraderait beaucoup plus en affectant de méconnaître les privilèges dont jouissent ces êtres subordonnés. Si quelque chose peut réellement avilir, c'est cette crainte puérole qui ferme les yeux sur ce qui est, ou nous porte à désirer que les choses ne fussent pas ce qu'elles sont. Quand nous aurons reconnu dans les animaux des avantages qu'ils partagent avec nous, l'homme n'en restera pas moins au rang que Dieu lui a assigné dans l'immensité de ses ouvrages." (1994 : 126-127).

F. S.

## BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

Les titres mentionnés dans le texte ne sont pas repris ici. Mais j'ai cru utile de signaler plusieurs ouvrages importants, récents, dont j'ai pu m'inspirer sans avoir eu l'occasion de les citer explicitement. Mais la liste n'a évidemment rien d'exhaustif...

### *Alliage*

- 1991 "L'animal, l'homme", 7-8.
- BERTHELET, A. et J. CHAVAILLON (eds)  
1993 *The Use of Tools by Human and Non-human Primates*. Oxford : Clarendon Press.
- GIBSON, K. et T. INGOLD (eds)  
1993 *Tools, Language and Cognition in Human Evolution*. Cambridge : Cambridge University Press.
- INGOLD, T. (ed.)  
1994 *What is an Animal ?* Londres/New York : Routledge.
- KOENIG, W.  
1988 "La reproduction communautaire chez les oiseaux", *La Recherche* 197 : 300-309.

*La Recherche en éthologie. Les comportements animaux et humains.*

1979 Paris : Société d'Éditions scientifiques.

ROBINSON, M. H. et L. TIGER (eds)

1991 *Man and Beast revisited*. Washington/Londres : The Smithsonian Institution Press.

SHERMAN, P. W., J. JARVIS, U. M. BRAUDE et H. SANTON

1992 "Naked Mole Rats", *Scientific American* 267, 2 : 42-61.

*Les sociétés animales*

1981 Paris : Bibliothèque Pour la Science (Diffusion Belin).

VAUCLAIR, J. (sous la direction de)

1992 "Cognition animale", numéro spécial de *Psychologie Française* 37, 1.

WEISKRANZ, L. (ed.)

1985 *Animal Intelligence*. Oxford : Clarendon Press.